**Extrait : « Moi, toi, nous ne sommes que des voyageurs ». *Les Terrasses d'Orsol,* Sindbad 1985, pp.172-175**

*Le narrateur, Eïd, en poste à Jarbher, ville d'un pays nordique, rencontre un compatriote, travailleur émigré. Dans cette ville, Eïd a découvert une fosse où grouillent des êtres disgraciés mais les habitants de la ville feignent de l'ignorer.*

Mais sacré nom, qu'est-ce qu'un bonhomme pareil fait sous ces climats. C'est bien le premier que je rencontre depuis des années que je suis à Jarbher. Il est venu chercher du travail comme maints autres, ça se voit, il le porte sur lui. Et il a dit des fous, ceux qui vivent ici.

« Ceux qui y vivent, fais-je en riant. Vous êtes alors aussi un fou. »

– Moi, je suis de passage. Simplement de passage.

– De passage, de passage. Depuis combien de temps ?

– Douze ans et quatre mois, mais je ne suis qu'un voyageur. Même si je dois mourir ici, je n'aurai été qu'un voyageur. Ce sont *eux* qui l'ont voulu. »

Eux, il a souligné le mot par un ton de voix spécial. Je vais pour lui demander ce qu'il veut dire par là, il ne m'en laisse pas le temps, il a encore cette réflexion : « Quelle idée de faire passer un fleuve au milieu de la ville.

– Au milieu de la ville ? Mais Jarbher a été bâti sur le fleuve, qui existait déjà. »

Je m'entends donner d'aussi pauvres explications à cet homme et je sens ma balourdise, sens que je parle à côté. Lui c'est tout naturellement qu'il me répond : « Aujourd'hui il n'y paraît guère, c'est toi qui le dis. Aujourd'hui, c'est la ville qui a l'air plus vieille et c'est le fleuve qui a l'air d'avoir été amené là pour la traverser, les choses changent avec le temps. Ce sont d'ailleurs des gens à faire des choses pareilles même si le fleuve était déjà là d'avant, comme tu le prétends. Le vieux se change en jeune et le jeune en vieux. Et à quoi servent toutes ces bâtisses ?

– Ces bâtisses... (je ne trouve décidément à lui retourner que ce genre de phrases creuses, insipides) à beaucoup d'usages...

– Je veux dire, à quoi sert de construire tant. Moi, toi, nous ne sommes que des voyageurs. »

Qu'on me pende si après ça il ne sait pas à qui il a affaire ! Une telle parole n'a pu tomber de ses lèvres par l'effet du hasard, je suis son frère, il l'a vu, il l'a compris dès l'abord. Je l'examine, il me dévisage lui aussi mais d'un air paisible : il ne se met pas martel en tête, il doit se demander plutôt ce que vais pouvoir répondre. Je ne dis ni oui ni non, ses yeux couleur miel sont clairs au point que je ne parviens pas à m'assurer si une intention se lit dans le regard qu'il pose sur moi ; bien mieux, s'il pose un regard sur moi. Et y aurais-je décelé, dans ce regard, les traces d'une indéfinissable ironie, comme j'ai commencé par le croire, elles se sont dissoutes dans l'empyrée des sentiments occultes. Sur ce visage simple et passablement rugueux, l'ironie aurait en tout cas été de trop, aurait été déplacée, mais notre conversation n'a peut-être pas le sens que je lui prête, et le personnage que j'ai à mes côtés ne donne pas du tout l'impression d'être sensible à cette sorte d'inquiétude ni, pour le moment, d'être soucieux d'une réponse. Ou alors il l'est aussi peu que quelqu'un qui sait de quoi il parle et n'a pas besoin de réponse – pour qui sans doute il n'y a pas de réponse, à rien, mais uniquement des questions. C'est à l'évidence la raison pour laquelle sans en attendre une de moi, il s'informe : « Il a un nom, ce fleuve ? Comment s'appelle-t-il ?

– Quoi, vous ne le savez pas depuis le temps que vous vivez dans cette ville. Le Slän.

– Le Slän. Ça saigne. Ces gens savent tout faire, même trouver un nom pareil pour cette eau qui passe devant leur porte. Leur savoir est presque aussi vaste que notre ignorance. »

De nouveau il arrête sur moi l'automne aéré, vide de ses yeux : « Mais à quoi leur sert-elle, toute cette intelligence, à quoi leur servent toutes ces inventions ?

– Comment, à quoi ?

– Oui, à quoi. A se casser la tête ? C'est ça leur plaisir. Tiens par exemple, pour le plaisir d'installer ces machins incroyables qu'ils appellent des ascenseurs, ils construisent des maisons si hautes qu'elles tiennent à peine debout. C'est raisonnable, ça ?

– C'est raisonnable, ça. Mais voyons, pour loger tout le monde...vous le premier....

– Ce n'est qu'un prétexte. Leur véritable idée, l'idée qu'ils se sont mise dans le crâne, c'est de tout faire autrement qu'il est naturel de faire.

– Vous gagnez tout de même votre vie dans ce pays, je présume.

– Présume, présume, Dieu te pardonne, sinon qu'est-ce que j'y ferais ! Pour sûr, mais je ne trouve personne à qui faire l'aumône. Ils ont fait disparaître tous leurs pauvres. »

Encore un coup, frappé par cette même main mystérieuse à la porte de votre coeur, *ils ont fait disparaître tous leurs...* La fosse : j'y songe brusquement, on s'occupe de ce dont on peut s'occuper, on laisse dormir certaines pensées, on croit les avoir oubliées, et puis elles, à un détour de phrase, elles se rappellent à vous et vous reconnaissez non sans agacement, ou étonnement, qu'elles n'ont jamais été si assoupies qu'elles n'aient continué à vous parler bas, près ou loin, vous parler, une voix, sans que vous sachiez d'où venue, ni quelle voix ; je tends l'oreille, je ne saisis pas tout à fait : « ...à quoi bon à ce moment gagner autant ? Et eux, qui habitent ici, comment s'y prennent-ils ? »

Me concentrant, je m'inquiète :

« Pour ?

– Pour pratiquer la charité.

– Ah, la charité. »

De nouveau je reste sans trouver quoi répondre, je cherche, et lui, comme s'il espérait se faire mieux comprendre, il répète dans sa, dans notre langue :

« Çadaqa...

– C’est ça le progrès justement dis-je. Combien il serait beau de voir tous les pays débarrassés de ce fléau qu’est la misère. »